

Sortir de la Cage

La poétesse, écrivain et journaliste libanaise Joumana Haddad a une fois de plus défrayé la chronique. On connaît sa liberté de parole, son combat pour les droits des femmes – dont celui à disposer de son corps. L'auteure de l'essai féministe, *J'ai tué Shéhérazade : confessions d'une femme arabe en colère* (éd. Actes Sud, 2010) traduit dans plusieurs langues et suivi, en 2013, d'un autre essai pas moins sardonique *Superman est arabe*, a signé le texte de la pièce de théâtre *Kafas, La Cage*. Mise en scène par Lina Abiad au théâtre Métro Al-Madina, à Beyrouth, jusqu'au 26 décembre, *La Cage* s'ouvre sur la salle d'auscultation d'un gynécologue que l'on ne voit jamais.

Cinq femmes en blouse d'hôpital, en position d'examen gynécologique, jambes écartées et pieds en l'air, conversent sur les grands et malheurs du vagin.

Publié en 2014 à Beyrouth, *Kafas* fait entendre les monologues du vagin de cinq femmes « attifées comme des voiliers en détresse ». Il y a une lesbienne, une prostituée, une vieille fille, une obèse et une femme voilée d'un niqab. Toutes évoquent leur emprisonnement, leur souffrance et tentent de s'émanciper.

Dans *J'ai tué Shéhérazade*, Joumana Haddad revendique « de vivre et penser en femme libre, en femme arabe et libre, comme il en existe tant... qu'on s'interdit de voir et d'entendre ».

► Infos sur metromadina.com



Joumana Haddad. DR



Dans le quartier de Raoucheh, à Beyrouth, non loin de la fameuse galerie Janine Rubeiz. PHOTOS DNA-VEP

BEYROUTH Une capitale en pleine effervescence artistique

L'art contre la guerre

L'ex-général chrétien Michel Aoun a été élu président, après 29 mois de vacance à la tête du Liban. Et-ce un tournant pour le pays ? Malgré la crise économique, la guerre en Syrie et les incertitudes politiques, Beyrouth résiste et se réinvente aussi en plateforme et incubateur artistiques du Moyen Orient.

Après le quartier d'Hamra, où il a étudié à l'université américaine, le galeriste Saleh Barakat a investi une adresse mythique du Beyrouth d'avant-guerre. C'est dans l'ancien cinéma d'art et essai Le Clemenceau qui a abrité ensuite le théâtre de la Ville que s'est ouverte en mai, la Saleh Barakat Gallery. Défricheur, médiateur passionné, le plus grand marchand de Beyrouth contribue depuis 25 ans à faire découvrir des talentueux artistes contemporains libanais et de la région – les peintres Nabil Nahas, la fratrie Baalbaki, la céramiste Nathalie Khayat ou les modernes Helen Khal, Salwa Raouda Choucair, etc.

Blowback d'Ayman Baalbaki

Doté d'un franc-parler, on le suit dans sa nouvelle galerie d'esprit très white cube. Un escalier monumental distribue de vastes volumes épurés, décloisonnés bénéficiant d'une lumière indirecte. Face à la spéculation immobilière, la politique de table rase qui prévaut à Beyrouth, le galeriste a disputé le lieu à des promoteurs qui voulaient le transformer en garage. La Saleh Barakat Gallery



Le galeriste Saleh Barakat devant une toile d'Ayman Baalbaki.

s'aligne sur les standards des foires internationales et réaffirme le rôle d'incubateur de Beyrouth sur la scène artistique du Moyen Orient. « La plateforme commerciale n'est pas assez développée contrairement à Dubaï », regrette cependant le galeriste qui a vu émerger une nouvelle génération de collectionneurs qui s'ils préfèrent acheter une œuvre d'art plutôt qu'un yacht, suivent le marché de l'art et sont au fait des

cotes des artistes.

Celle d'Ayman Baalbaki exposé jusqu'au 26 novembre par le galeriste commence à atteindre des sommets.

Blowback, dommage collatéral, rassemble essentiellement des toiles de grand format. Puissant et politique, le geste pictural de Baalbaki traduit le chaos permanent que vivent son pays et le Moyen Orient, autant de réalités actuelles que des phénomènes

passés.

La romancière Hyam Yared a l'âge de la guerre du Liban qui a démarré en 1975. « Notre mémoire est tronquée, il faut la paix pour se reconstruire, relève l'auteure de *Tout est halluciné* (éd Fayard).

Un instinct de vie et un déni de mémoire

L'art, la littérature permettent de renouer avec cette mémoire. Il y a une adrénaline de la survie, ici à Beyrouth, constate la romancière, un instinct de vie et un déni de mémoire. Toute la région est suspendue au conflit syrien, mais il y a aussi des conflits à l'intérieur du tissu social libanais ; le repli identitaire lié aux radicalismes de la région. La société est plus avancée que les lois ». Qui voit aussi dans l'anarchie urbaine de sa ville accélérée par la spéculation immobilière, des trous de mémoire. C'est une histoire, chère à la féministe Hyam Yared qui a été mise en scène lors de la récente Beirut Art Fair. Initiée en 2010 par la Française Laure d'Hauteville, la foire d'art international dédiée aux artistes originaires du Moyen Orient, du Nord de l'Afrique et de l'Asie du Sud (MENASA) a mis en

lumière les œuvres de 13 femmes artistes au Liban de 1945 à 75, provenant de collections privées mais aussi du ministère de la Culture. Sous le commissariat de Pascal Odille *Modern Libanon !* a fait (re) découvrir l'énergie créatrice d'avant-garde de ces femmes souvent méconnues.

« On peut dire que Beirut Art Fair a contribué à créer le marché de l'art de la région MENASA, souligne Laure d'Hauteville. Alors que Dubaï est tourné vers l'Asie et présente des artistes internationaux. À Beyrouth, il y a une telle créativité, la foire expose ces jeunes artistes. On a initié un festival de la BD et l'an prochain, on envisage de lancer un festival de design ». Il suffit d'arpenter les rues des quartiers bobo et cosmopolites de Mar Mickhaél et Badaro pour ressentir cette effervescence. Cafés, restaurants et boutiques de créateurs s'y coudoient. Beyrouth y apparaît aussi, plus belle la nuit. ■

VENERANDA PALADINO

► www.salehbarakatgallery.com ; beirut-art-fair.com ; www.destinationliban.com

L'ÉCHO DE JEITA À LA GROTTTE DE CHAUVET

Compositeur et plasticien, Zad Moutaka va représenter le Liban à la prochaine Biennale d'art de Venise, en 2017. Absent en 2015, le drapeau du pays du cèdre va flotter à nouveau sur l'Arsenale. Dès l'enfance, le fils d'Antoine et Latifé Moutaka, figures de la scène théâtrale libanaise, conjugue la peinture et la musique. « Je tapotais au piano, écrivais des pièces avant même de savoir écrire, raconte-t-il. Cela relevait du jeu, une manière de se retrouver dans un espace protégé pendant la guerre ».

L'ancien Premier prix de piano et de musique de chambre au Conservatoire de Paris embrasse le monde avec une belle énergie créatrice. Sous le sceau du *Feu de l'Eau*, sa première exposition monographique déploie en 2013 à la célèbre galerie Janine Rubeiz, à Beyrouth, un geste nerveux, une matière faite d'eau et de pigments naturels, une chromie terreuse aux bleus érodés. C'est un paysage ancré aussi dans sa montagne de Tanourine, un retour aux sources, une interrogation sur le rapport de l'homme au temps. Cette traversée sensorielle relève de l'expérience physique et d'un cheminement intérieur. *Sacrum*, le projet multimédia que Zad Moutaka a conçu pour la Biennale de Venise prolonge ce questionnement du corps et de l'esprit.

C'est la critique d'art et commissaire d'exposition français Emmanuel Daydé qui est le curateur du pavillon libanais où *Sacrum* inspiré des grottes préhistoriques de Jeita, au Liban et de Chauvet, en France, replace l'homme au cœur d'une nature top souvent maltraitée.

« J'ai toujours été fasciné par l'art pariétal qui nous relie à l'origine, précise Zad Moutaka, aux



Zad Moutaka dans son atelier. PHOTO SOPHIE LAMBERT

énergies premières et à des croyances ancrées dans l'homme qui n'était pas encore au centre du monde ». Si les deux grottes portent les stigmates du temps, l'une, Jeita, témoigne de l'empreinte de la nature et l'autre, Chauvet, est marquée par les traces millénaires de l'homme. « Dans un monde de plus en plus fou et matérialiste, c'est un projet qui propose une voie de l'ouverture, d'une quête d'un espace de spiritualité ».

Œuvre monumentale, *Sacrum* nous reconnecte aux énergies, aux forces qui résident dans les racines multiples. Physique et métaphysique s'y confondent d'un arsenal à l'autre, entre Venise et Metz où l'artiste est en résidence jusqu'en 2018. VEP.

► zadmoutaka.com

DANS LE CAMP DE JARAHIEH

À l'école de la vie

Dans la vallée de la Bekaa, au camp de Jarahieh, le collectif Catalytic Action a construit une école pour des enfants réfugiés syriens.

APRÈS PLUS d'une heure de route de Beyrouth, on arrive au camp de Jarahieh. La frontière avec la Syrie est à 50 km. Quelques centaines de familles vivent dans ce camp. Dans la plaine de Bekaa, près de 40 % des réfugiés syriens fuyant la guerre ont été accueillis. Aujourd'hui, on compte au Liban 1,5 million de Syriens déracinés, vivant dans des conditions précaires.

Depuis 2014, deux organisations, Jusoor et Sawa, pour l'aide au développement œuvrent dans le camp de Jarahieh afin de permettre aux enfants syriens de poursuivre une scolarité. Dans des tentes rudimentaires, soumises aux éléments, 320 enfants âgés de 5 à 14 ans ont suivi un enseigne-

ment.

Les conditions viennent de s'améliorer grâce au travail de Catalytic Action – un studio design international réunissant des architectes, artistes, anthropologues, universitaires. Une école et aire de jeux vient d'être construites il y a quelques semaines.

« Toute la structure provient du pavillon Save The Children de l'Expo universelle qui s'est tenue l'an dernier à Milan, explique l'architecte et directeur de projets, l'Italien Riccardo Conti. Il a fallu

transformer cette structure en école en y ajoutant bien évidemment d'autres matériaux de construction. On utilise de la laine de mouton pour isoler les murs ».



L'école a été construite à partir des éléments du pavillon Save the Children Italia de l'Expo universelle de Milan. © CATALYTIC ACTION

projets humanitaires dont l'impact social et écologique a du sens. ■

VEP.

► www.catalyticaction.org